

26 OCTOBRE 1916

Naissance à Jarnac

#### INTÉRÊT

Dans la mesure où les dates qui seront étudiées dans le cadre de cet ouvrage ont trait à la vie d'un homme d'État, mais cela vaudrait aussi pour toute autre vie, la date de naissance, point de départ de cette vie, comme la date de la mort, point d'arrivée, aboutissement d'un parcours, apparaissent comme essentielles. La première permet de situer le cadre et le contexte dans lesquels va se développer cette existence en devenir.

La deuxième permet de dresser un bilan et de mesurer le chemin parcouru tout en mettant en perspective les actions, actes et propos d'une personnalité donnée sans se déconnecter de l'environnement dans lequel ils s'inscrivent.

Choisir la date du 26 octobre 1916, date de naissance de François Mitterrand, c'est donc faire le choix délibéré du point de départ d'une existence commençant au début du siècle, qui va se muer en destinée. C'est admettre que l'événement est en soi créateur d'une page de notre

histoire qui va s'écrire car sans cette naissance, cette page, tout simplement, n'aurait jamais vu le jour et personne ne peut raisonnablement dire quelle autre page aurait pu être écrite en ses lieu et place.

C'est dire aussi tout l'intérêt qui s'attache à l'équation personnelle d'un être, notamment à son caractère, à ses origines familiales, au milieu social et culturel dans lequel il évolue, à son éducation et à sa formation, pour ne citer que ces facteurs parmi bien d'autres. Ces facteurs, chacun à sa manière, façonnent à l'évidence une personnalité.

#### CONTEXTE (1916 - 1939)

François Mitterrand naît pendant la Première Guerre mondiale, qui fera des millions de morts. Cette guerre et son cortège d'horreurs et de malheurs sont à deux ans de son terme. C'est le temps de la bataille de Verdun qui durera dix mois et la bataille de la Somme commencée en juillet qui est sur le point de s'achever.

1916, c'est encore le début d'un siècle qui sera marqué par deux guerres mondiales à vingt ans d'intervalle. L'enfance et l'adolescence de François Mitterrand se déroulent alors qu'un continent, l'Europe, est déchiré. C'est une période qui se caractérise par la montée en puissance du fascisme en Italie, de la dictature en Espagne, du nazisme et de l'antisémitisme en Allemagne avec l'avènement de Hitler. C'est la révolution bolchevique à l'Est et la naissance de l'URSS qui vont conduire à une glaciation de l'Europe de l'Est et à la division du Monde en deux blocs, l'Est contre l'Ouest. Le monde communiste à l'Est et l'Occident à l'Ouest.

En France, c'est la III<sup>e</sup> République qui préside aux destinées du pays. Le Gouvernement britannique propose un foyer juif en Palestine (déclaration Balfour du 2 novembre 1917).

La séparation de l'Église et de l'État ne remonte qu'à un peu plus de dix ans.

C'est dans une France encore largement rurale et profondément marquée par le rôle et la place du christianisme et principalement du catholicisme dans la société française que le futur homme d'État, François Mitterrand, voit le jour.

Il naît à Jarnac, en Charente, dans l'Angoumois, le 26 octobre 1916. Il est le cinquième enfant de Joseph et Yvonne Mitterrand. Il s'agit d'une famille bourgeoise et catholique du côté de sa mère, très pieuse et pratiquante.

Il ne dissimule pas qu'il est issu de la bourgeoisie comme aurait pu le faire un démagogue puisque, « devenu » socialiste, il écrit dans *Ma part de vérité* en 1969 : « Ceux de mes ancêtres dont je porte le nom étaient bourgeois de Bourges... Deux d'entre eux furent prévôts de la ville au temps du roi de Bourges ».

François Mitterrand a souvent mis l'accent sur la tolérance et l'ouverture d'esprit des siens, de ses parents et de ses proches. Évoquant l'importance de la foi dans sa famille et le fait qu'il a été élevé dans un milieu catholique, très croyant et très ouvert, il éprouve toujours le besoin d'ajouter que ce catholicisme n'était nullement sectaire et intolérant, rappelant que l'un de ses oncles appartenait au Sillon (mouvement catholique de gauche). François Mitterrand reçoit ainsi un enseignement religieux. Sa scolarité débute à l'école Sainte-Marie, établissement religieux, et quelques années plus tard il devient pensionnaire au collège Saint-Paul à Angoulême, ce collège étant tenu par des prêtres séculiers prodiguant une éducation chrétienne empreinte d'une relative tolérance.

Dans un ouvrage écrit en collaboration avec Élie Wiesel, publié en 1998 chez Odile Jacob, *Mémoires à deux voix*, il écrira que ses parents ne pesaient pas sur lui en ajoutant aussitôt : « Mais ils m'inculquèrent une discipline de vie [...] Jamais je n'ai renié mon enfance. »

Issu d'une famille de la bourgeoisie provinciale, il est aussi élevé dans une certaine tradition rurale, voire pastorale, d'où son amour pour les arbres, les rivières, les forêts et les paysages non seulement de son enfance en Saintonge, mais de toute la France. Il a souvent par la suite rappelé combien il avait besoin de renouer avec elle et de se ressourcer.

Devenu bachelier, il entreprend des études de droit et de sciences politiques à Paris. Nous sommes en 1934. Au cours de ces années d'études, il réside dans un foyer tenu par les pères maristes situé au 104 de la rue de Vaugirard, foyer où avait séjourné autrefois le frère de sa mère, Robert Lorrain.

S'il participe alors à quelques réunions et manifestations organisées par les Croix-de-Feu du colonel de La Rocque et s'il est de sensibilité de droite, il n'est nullement extrémiste et se refuse à tout extrémisme et à tout embrigadement. Il ne s'engage dans aucune structure partisane. Il écoute, observe, s'intéresse et reconnaît que ses amis étaient plus férus de musique et de littérature que de politique.

Parmi les traits de la personnalité de François Mitterrand, il faut citer la persévérance, la froide patience, le refus d'attaquer l'adversaire en donnant des coups bas, une certaine solitude intérieure, la confiance en l'autre, la fidélité et l'amitié toujours exaltée, la quête permanente du mot juste, le pragmatisme qui ne dévie pas en opportunisme, la recherche de la maîtrise de soi et de l'harmonie entre les idées et les actes.

François Mitterrand ne cherche pas à privilégier le paraître sur l'être. Il se présente tel qu'il est : dans sa diversité et dans son unité tout à la fois, c'est-à-dire, dans sa complexité. C'est ce qui fait sa force et l'ascendant qu'il a pu avoir sur ceux qui l'ont compris et aidé dans son combat.

L'homme a été calomnié, injurié, vilipendé, à l'instar de Salengro, de Blum et de Mendès France pour s'en tenir à ceux-là parmi une longue liste d'hommes politiques français de gauche du XX<sup>e</sup> siècle.

On ne peut que s'étonner devant son extraordinaire capacité de redressement. Après chaque obstacle, il trouve en effet les moyens de se ressaisir et après chaque échec la volonté d'aller vers d'autres succès est toujours plus forte.

La patience est chez lui un trait de caractère reconnu par tous. Elle se retrouve dans la formule à laquelle il a souvent recours : « Donner du temps au temps. »

La ténacité est donc un de ses traits de caractère fondamentaux. Il a une réelle capacité à résister aux épreuves, somme d'une vie publique semée d'embûches et de pièges dont peu échappent et survivent. L'homme ne désespère pas. Il a la volonté d'aboutir. Un échec électoral ne le décourage pas. Il persévère jusqu'au jour où l'élection est enfin acquise.

La persévérance de François Mitterrand est indiscutable. À titre d'exemples, rappelons qu'il tentera à trois reprises de s'évader au temps de sa captivité dans les camps allemands avant de recouvrer enfin la liberté, sa liberté tant désirée. Il fera acte de candidature à trois reprises à l'élection présidentielle avant d'être finalement élu le 10 mai 1981.

Il entend assurément prouver aux autres et avant tout à lui-même que tout est possible à condition de le vouloir.

L'homme est ambitieux mais l'ambition n'est pas méprisante car elle est au service d'une grande cause, d'un grand dessein. Ce n'est pas l'arrivisme et le carriérisme, qu'il a eu souvent l'occasion de dénoncer, qui le portait mais la volonté de faire aboutir une certaine idée qu'il avait du devenir de la société française.

Jean-Marie Borzeix rappelait à cet égard dans un livre consacré à François Mitterrand qu'en 1972, ce dernier avait indiqué au micro de Radio-Monte-Carlo : « Il faut avoir de l'ambition. L'homme politique doit avoir l'ambition de gouverner, ou ce n'est pas un homme politique. Les hommes politiques qui ont pour ambition d'être sous-secrétaire d'État, ce ne sont pas des hommes politiques mais des gagne-petit. Ce sont des gens pour qui la politique est une carte de visite avec standing social et amour-propre satisfait, pour plaire dans le petit milieu dans lequel ils vivent. Ce ne sont pas des responsables qui s'intéressent à la France, à la place de la France dans le monde, au sort des hommes, au bref passage de la vie d'homme dans l'histoire de l'humanité. »

Il n'aspire pas au pouvoir pour le pouvoir. Il ne souhaite pas gouverner pour le plaisir de gouverner. Il entend véritablement œuvrer à la transformation de la société et modifier le cours des choses. Il admettra d'ailleurs plus tard dans une interview accordée en août 1971 que la politique ne remplit pas sa vie.

En vérité, il s'efforcera toujours d'être en harmonie avec lui-même. Il sera en permanence habité par une terrible envie d'être soi-même. L'accord avec soi-même le porte à une certaine sérénité. Il entend être libre. L'esprit de système le révolte.

Il a souvent eu l'occasion de dire et d'écrire qu'il avait une certaine réticence pour les mots s'achevant en « ion » et en « isme », marquant là encore son refus de l'embrigadement. Son éducation politique s'est ainsi accomplie sous le signe du libéralisme politique.

Homme d'action mais aussi homme de réflexion, François Mitterrand écrivait ses discours et avait toujours le souci du mot juste.

Il condamnait les propos abscons et les galimatias. Il s'efforçait de tenir le même discours devant ses interlocuteurs les plus divers et bannissait la langue de bois.

L'art du discours, l'art oratoire était en outre une autre qualité qui lui avait été offerte par la nature. Orateur indiscutable, il était en effet capable de galvaniser l'énergie de tous ceux qui venaient assister à ses meetings pour entendre ses discours.

J'ai écrit jadis, dans ma thèse de doctorat : « L'éloquence de François Mitterrand n'est pas seulement celle de l'avocat, c'est celle d'un homme qui croit profondément avoir raison, qui ne cherche pas à imposer en bloc une vérité révélée mais à convaincre, à éclairer ceux qui hésitent encore. Cette éloquence, c'est celle du cœur, de la raison, en un mot d'une certaine sincérité. »

Il puise sa force dans la solitude et le silence : « Je sais que je travaille mieux quand je laisse la parole et l'action à la porte. À chacun sa drogue. La mienne est le silence. Comme il se doit, je l'aime et je le crains. Mais

sans lui, je perds le sens subtil qui permet de communiquer avec l'âme des choses » (Mitterrand F., *La Paille et le Grain*, Paris, Flammarion, « La Rose au poing », 1975, p. 227).

## DOCUMENTS

À propos de son enfance, il écrira dans *Ma part de vérité* :

« À table, pendant nos repas où nous étions rarement moins de douze, il était interdit « de dire du mal des autres » et de « parler d'argent ». Je n'ai pas entendu mes parents porter de jugement sur les gens de notre connaissance ou de notre voisinage, réputés bons tels qu'ils étaient. Cependant, mon père savait qu'il vivait à la fin d'une époque et s'irritait en silence, des rites désuets, des quiproquos compassés qui accompagnaient cette agonie. Il attendait les temps futurs comme on regarde un enfant grandir. Frondant les hiérarchies, détestant les privilèges mais respectant l'ordre spirituel auquel il avait donné sa foi, il n'y avait pas de place pour lui dans la province de ce temps-là. Mais comme il possédait la paix par la beauté d'un ciel ou l'affection d'un chien, cela était sans conséquence. Si je cherche à me représenter ce que peut être un homme juste, c'est à lui que je pense. Je crois que j'en veux encore à cette société aux postulats glacés qui ne demandait pas d'amour et ne voulait pas de justice, je crois que j'ai attendu et espéré du fond de mon enfance le choc qui l'ébranlerait.

Cette enfance, je l'ai surtout vécue en pleine campagne, dans la propriété de mes grands-parents maternels, à la limite des départements de Charente et Dordogne. [...] j'ai appris là ce que sont les heures, la courbe des jours, les saisons. Le temps et les choses parlaient de Dieu comme d'une évidence. Les voyages se faisaient en voiture à cheval.

F. Mitterrand, *Ma part de vérité*, Paris, Fayard, 1969, p. 16.

Évoquant toujours son enfance, il écrit encore dans *Ma part de vérité* :

« Les soirées se passaient autour de la table de la salle à manger, à lire, à écrire ou à jouer aux échecs, mon grand-père en quête d'un partenaire m'en ayant enseigné les règles. Les bruits de la politique mouraient à notre seuil, assourdis par le moteur poussif de la batteuse au moment des moissons, par les pluies de l'automne ou par l'épaisseur de ce silence qui n'est jamais

silence, occupé qu'il est par le vent, les oiseaux, la basse-cour, les volets mal fermés, les grillons, les crapauds et ces rumeurs qui viennent d'on ne sait où. [...] On était patriotes jusqu'aux saintes colères avec, heureusement, un côté Barrès et *Colline inspirée* et, moins heureusement, un côté René Bazin et *Blé qui lève*. Soyons justes : Barrès l'emportait sur Bazin. Concession faite à l'attendrissement dû à la France éternelle on gardait bon œil et bon goût. Je consigne ces choses pour montrer que j'ai vécu mon enfance dans un autre siècle et qu'il m'a fallu faire effort pour sauter dans le nôtre.

F. Mitterrand, *Ma part de vérité*, Paris, Fayard, 1969, p. 17.

Ne rejetant en rien l'héritage des siens, il écrira plus tard, toujours dans *Ma part de vérité*:

“ Qui ne se fait une idée de la France ? J'en ai plusieurs. Celle que j'ai reçue des miens, je ne l'ai pas oubliée et je la garderai jusqu'à la mort. Elle a été formée aux sources d'un enseignement simple et fier qui traitait la France à la fois comme une personne et comme un mythe, être vivant qui aurait eu la jeunesse de Saint Louis, l'adolescence de Clouet, l'âge mûr de Bossuet et qui serait à jamais indemne de vieillesse et de mort. Cette France-là, porteuse d'un peuple élu, assemblage de races et de langues, soudées pour l'éternité par la puissance et le sol relevait de Dieu seul. Ses personnages principaux étaient des paysages, des horizons, des cours d'eau, ses monuments autant de collines de Sion. Son histoire était tracée par une filiation d'hommes illustres dont les derniers en date étaient Pasteur et Clemenceau. Au vrai, c'était une moitié de la France, la moitié rurale, fidèle, spiritualiste et qui croyait être la France entière. De la seconde moitié, nébuleuse de villes, de révolutions, de grèves et de fumées d'usines, elle ne savait rien en la redoutant. Je grossis le trait à plaisir.

F. Mitterrand, *Ma part de vérité*, Paris, Fayard, 1969, p. 24-25.

“ Le silence et l'espace me guérissent du mal des villes.

F. Mitterrand, *La Paille et le Grain*, Paris, Flammarion, « La Rose au poing », 1974, p. 98